



7

► **Essais**

Constance
Sereni et
Pierre-François
Souyri
retracent
l'histoire
des kamikazes



Critiques Essais

Le terme est aujourd'hui bien galvaudé. Un captivant ouvrage resitue les pilotes-suicides dans l'histoire du Japon en guerre

Kamikazes malgré eux

PHILIPPE PONS

correspondant à Tokyo

Le pluriel du titre, *Kamikazes*, témoigne de l'entrée du mot japonais dans la langue française. Avec un contresens, source de bien des malentendus : les auteurs d'attentats-suicides sont très souvent qualifiés de « kamikazes ». Le premier mérite de cette histoire de l'un des phénomènes les plus troublants de la guerre du Pacifique, écrite dans un style vivant, est de pourfendre ce mythe : les pilotes-suicides japonais n'étaient ni fanatiques, ni terroristes, ni, pour la plupart, volontaires, mais de jeunes pilotes qui n'avaient pas d'autre choix que de se transformer en bombe humaine. D'ailleurs, personne, au Japon ou en Asie orientale, pourtant victime du militarisme nippon, n'évoque les kamikazes pour

désigner les auteurs d'attentats-suicides.

Conscrits désignés pour faire partie d'« unités d'attaques spéciales », les kamikazes avaient pour ordre d'attaquer des cibles exclusivement militaires dans le cadre d'une tactique précise de l'état-major – une première dans les annales de la guerre par le protocole, les rituels et la logique bureaucratique. « *Jamais, dans l'histoire humaine, aucune hiérarchie militaire n'avait encore exigé de ses hommes qu'ils se muent en bombe humaine* », soulignent les auteurs. A partir de l'automne 1944, la situation tournant à son désavantage, le Japon s'employa à faire de ces jeunes pilotes la grande figure du patriote, afin de renforcer « *la cohésion sociale dans une société au bord de la rupture* ».

L'histoire du Japon ne manque pas de héros prêts à mourir pour une cause mais, généralement, ils allaient à la mort pour l'honneur ou par fidélité à leur suzerain : ce fut le cas du samouraï. Or, montre l'ouvrage, à la suite de la restauration impériale à l'époque



Meiji (1868-1912) et de la constitution du Japon en Etat-nation, s'opéra une « *samouraïsation* » de la société par l'extension à l'ensemble de la population des valeurs (loyauté, fidélité) de la classe guerrière qui disparaît en tant que telle. Au cours de cette « *nationalisation des masses* », visant à transformer des fils de paysans ou d'artisans en citoyens, se forgea l'idée du soldat japonais qui ne craint pas la mort. Puis, à partir du moment où le vent commença à tourner (défaite à Guadalcanal en février 1943), la célébration du sacrifice prit un sens nouveau : une mort héroïque dans une situation désespérée. Et une nouvelle expression apparut : « *Le joyau se brisant en mille éclats.* » En d'autres termes, « *mourir plutôt que de se rendre* ».

Métaphore de l'éphémère

Les auteurs reconstituent le climat idéologique (endoctrinement, pression psychologique, violence physique) qui allait faire de ces près de 4 000 jeunes pilotes, âgés d'une vingtaine d'années, des « volontaires », au fil d'une « *esthétisation de la mort sacrificielle* », appelant à la rescousse le mythe d'un immémorial « *esprit japonais* » et les symboles nationaux tels que la fleur de cerisier, métaphore de l'éphémère. La courte vie des kamikazes devait être à l'image de leurs pétales qui, en pleine floraison, sont emportés par le vent. Beaucoup embarquaient avec une fleur de cerisier accrochée à leur uniforme.

Dans les lettres à leurs parents, postées clandestinement, percent leur incapacité à se soustraire à leur sort, la peur qui les étreint et le rejet d'une propagande à laquelle ils ne croient pas. Leurs testaments officiels, écrits sous le

regard des censeurs, dans lesquels ils se disent fiers de mourir pour la patrie, seront une arme de propagande. Les kamikazes « *incarnent l'idéal vers lequel tout Japonais doit tendre. Devant l'énormité de leur sacrifice, tout reproche, toute récrimination sont vains* ».

Dans les dernières semaines de la guerre, ces pilotes-suicides sont délibérément sacrifiés par un Etat désarmé : ils s'embarquent sur des appareils brinquebalants, sans carburant pour revenir et, de toute façon, les dernières recrues ne sont pas même formées à atterrir... La défaite consommée, la propagande militariste se désagrègea du jour au lendemain – preuve qu'elle n'était pas si intériorisée. Contraints d'être des héros, les kamikazes redevenaient des hommes ordinaires. Ou presque : certains des survivants préférèrent oublier ; d'autres racontèrent ; quelques-uns, brisés, versèrent dans la délinquance. Les lettres des morts furent publiées dès 1949, sous le titre « *Ecoutez les voix de la mer* ». Récit d'une histoire dont le peuple japonais, comme les pays agressés, fut victime. ■

KAMIKAZES,
de Constance Sereni
et Pierre-François Souyri,
Flammarion, « Au fil de
l'histoire », 252 p., 22 €.

Extrait

« *Afin de s'assurer de leur obéissance et de leur loyauté, les futurs kamikazes sont soumis à un entraînement terrible, au cours duquel ils subissent une très grande violence, bien supérieure à celle du début de la guerre. Suzuki Yukihisa, élève pilote des forces spéciales à Hyakuri-ga-hara, fait ses classes dans l'avion qui doit l'emporter à la mort. L'absence de carburant fait qu'il est très rare que les pilotes puissent s'entraîner en vol et, en conséquence, les progrès des élèves sont lents. Après un jour de résultats particulièrement médiocres, les aspirants sont frappés au visage. Ceux qui réagissent sont battus encore plus sévèrement. Suzuki dit avoir vu, avant cet incident, une nouvelle recrue frappée à mort.* »

KAMIKAZES, PAGE 159-160